Comment peut-on se faire une opinion ?

Le couple qui le proposait a exposé que cette interrogation leur était venue à la suite d'une discussion portant sur le cas de Bertrand Cantat (Fallait-il ou non l'empêcher de se produire en public ?) au cours de laquelle chacun avait avancé ses arguments. Au final, si les positions de chacun avaient évolué, il n'était pas pour autant possible à chacun d'établir son opinion.

L'exemple choisi a certes fait réagir mais nous sommes rapidement revenus au sujet retenu. A savoir qu'est-ce que l'opinion et le processus qui permet à chacun de s'en forger une.

Nous avons d'abord rappelé que le terme opinion désigne une affirmation qui n'a pas été soumise à un examen critique. Elle n'en est pas moins tenue pour vraie et en cela elle constitue une croyance, un préjugé. Un impensé, à l'inverse de la connaissance. Ainsi Platon distingue la connaissance sensible – la doxa (que l'on traduit par opinion) – de la connaissance intelligible, reposant sur la Raison. Pour Platon, l'opinion est « du genre du cri » et exprime une position non questionnée, contrairement à l'Idée. D'un point de vue philosophique, l'opinion est critiquée parce elle n'est pas fondée sur le raisonnement mais qu'elle se donne l'apparence du savoir.

Une opinion est un avis, un jugement personnel que l'on s'est forgé sur une question ou un sujet en discussion qui ne relève pas de la connaissance rationnelle. L'opinion, même si elle est affirmée avec conviction, est un jugement qui n'est pas nécessairement juste.
Quant à l'opinion publique désigne une manière de penser d'une société donnée, collectivement partagée. Elle est le plus souvent le reflet de l'idéologie portée par ceux qui dominent cette société, qui y détiennent le pouvoir et dirigent les institutions. Dans ce sens, Bourdieu affirme « l'inexistence d'une opinion publique autre que celle fabriquée en permanence par les instances du pouvoir ».

Une des participants note que dans la plupart des discussions intellectuelles, les gens avancent des opinions arrêtées, tranchées. Et chacun est sommé d'en avoir une. Lui revendique les droit de ne pas avoir d'opinion.

A cet égard, quelqu'un évoque la chanson d'Anne Sylvestre, les gens qui doutent : « J'aime les gens qui doutent , les gens qui trop écoutent leur cœur se balancer (…) j'aime les gens qui tremblent que parfois ils ne semblent capables de juger, j'aime les gens qui passent moitié dans leur godasses, et moitié à côté… ».

Un participant reprend l'idée que l'opinion s'oppose à la connaissance, même si la connaissance ne produit pas de vérité absolue. Il avance que l'opinion, le point de vue, dépend de la position (notamment sociale) de celui qui l'énonce. Il cite à l'appui de cette idée l'ouvrage intitulé « La construction sociale de la réalité » de Peter L. Berger et Thomas Luckmann (1966). Il faut tenir compte de la place de l'observateur (de son groupe d'appartenance, de sa formation, de sa classe sociale) dans l'objet observé.

Dans son sens, l'animatrice cite Bachelard « La formation de l'esprit scientifique » '1938) qui affirme :

« La science (…) s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion ; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion *pense* mal ; elle ne *pense* pas : elle traduit des besoins en connaissances. (…) On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. » (NB, j'ai recherché la citation exacte *a posteriori*)

Pourquoi sommes-nous si passionnément attachés à nos opinions, nos « idées », alors qu'elles sont des « impensés », un ensemble de croyance propres à une époque ?

Essentiellement par paresse intellectuelle. Les opinions rassurent, elles donnent des repères, elles nous permettent de croire que nous connaissons la réalité, et donc d'agir comme il convient, en fonction de ce que sont les choses. Elles nous évitent l'effort intellectuel tout en nous permettant de nous affirmer dans l'ordre du discours, de prendre la parole, d'avoir quelque chose à dire. L'opinion est aussi un moyen d'intégration sociale, elle sert à se faire reconnaître par un groupe social, de s'y faire accepter. On est conduit à confondre ce qu'on est avec ce qu'on croit savoir.

Il est beaucoup plus ardu de s'en affranchir, comme le recommandait Kant (« Aie le courage de te servir de ton propre entendement » Qu'est-ce que les Lumières) ou Foucault (Le courage de la vérité).

Nous n'en restons pas moins coincés dans la « dictature du binaire », dont l'opinion est le vecteur, note l'animatrice. Pour/contre, Blanc/noir, Oui/Non… Or, une pensée ainsi clivée ne peut pas produire une connaissance du réel qui par nature est complexe. Elle cite Edgar Morin, notamment La méthode. Pour Morin, nous avons appris par notre éducation à séparer, et notre aptitude à relier est sous-développée. Connaître étant à la fois séparer et relier, nous devons maintenant faire un effort pour lier, relier, conjuguer, car ceci est nécessaire dans tous les domaines. Pour penser la complexité, il faut une pensée complexe. Une telle pensée relie, elle ne découpe pas les études en champs de connaissances centrés sur un objet. Elle restitue le contexte et les interactions. L'animatrice cite également Stéphane Lupasco, (dont les études ont sans doute inspirées la réflexion de Morin) et sa théorie du Tiers inclus.

L'ambition d'Edgar Morin est de

- fournir une culture qui permette de distinguer, globaliser, contextualiser et aborder les problèmes fondamentaux

- préparer les esprits, d'une part, à répondre aux défis que pose à la connaissance humaine la complexité croissante des problèmes, d'autre part, à affronter les incertitudes.

En matière politique, il ambitionne de donner les moyens « d'affronter les défis sociaux et de freiner le dépérissement démocratique que suscite, dans tous les champs de la politique, l'expansion de l'autorité des experts et spécialistes de tous ordres, qui rétrécit progressivement la compétence des citoyens ».

Il apporte ainsi de l'eau moulin d'un autre philosophe, Jurgen Harbermas (« L agir communicationnel ») pour qui la confrontation réglée des « lumières de chacun » est la condition de la démocratie moderne.

Compte rendu réalisé par Marie-Claire Lamoure.